

L'ÉCRITURE SANS ÉCRITURE: DU LANGAGE À L'ÂGE DU NUMÉRIQUE

(*extrait choisi pages 35-36*)

UN ÉCOSYSTÈME TEXTUEL

Si nous pensons les mots à la fois comme signifiants sémantiques et comme objets matériels, il devient clair que nous avons besoin d'outils pour les gérer, un écosystème qui puisse embrasser le langage dans ses myriades de formes. J'aimerais envisager un tel système, en m'inspirant de la célèbre méditation sur les propriétés universelles de l'eau dans l'épisode Ithaque de l'*Ulysse* de Joyce.

Quand James Joyce parle des formes différentes que peut prendre l'eau, cela m'évoque aussitôt les formes que peut prendre le langage numérique. Quand il parle de la façon dont l'eau s'accumule et grossit dans « toute cette variété de formes que sont les lacs, les baies, les golfes », comment ne pas penser à la façon dont s'écoulent les données depuis le réseau, en minuscules paquets, quand je passe par un client Bit-Torrent, pour se déposer dans mon propre dossier de téléchargement. Quand mon téléchargement est terminé, les données retrouvent « leur solidité de glaciers, banquises et icebergs » en tant que film ou morceau de musique. Quand Joyce évoque la capacité de l'eau à changer d'état, passant du liquide à « la vapeur, le brouillard, le nuage, la pluie, le grésil, la neige, la grêle », comment ne pas penser à ce qui se passe lorsque je me connecte à un réseau de torrents et commence à y ensemercer et charger le nuage de données, les fichiers se construisant et se déconstruisant eux-mêmes en même temps. La rhétorique utopiste qui accompagne les flux de données — « l'information veut être libre » en est un exemple — a son précédent chez James Joyce, quand il décrit les propriétés démocratiques de l'eau, toujours « établissant son propre niveau ». Il souligne le double statut économique de l'eau, en sa « signification climatique et commerciale », de la même façon que nous savons que les données sont vendues et achetées, aussi bien qu'offertes. Quand James Joyce parle « du poids, du volume et de la densité » de l'eau, cela me renvoie à la façon dont on utilise les mots pour quantifier information et activité, entités qu'il faut mesurer et qualifier. Quand il parle de l'affinité de l'eau pour le drame et la catastrophe, « la violence de ses raz-de-marée, trombes, puits artésiens, éruptions, torrents, tourbillons, crues, vagues, lames de fond, ligne de partage des eaux, geysers, cataractes, cyclones, maelstroms, inondations, déluges, averses » je pense à ces pointes électriques qui balaient la surface des disques durs, y déposent de sauvages virus, ou ce qui se produit pour mes fichiers quand j'approche une source magnétique trop forte à côté de mon ordinateur, brouillant toutes mes données, quelles qu'elles soient. James Joyce parle de l'eau de la façon dont les données s'écoulent dans nos réseaux, avec « leurs ramifications véhiculaires au gré des flux qui s'accumulent dans les lacs continentaux et le confluent des rivières dégringolant vers l'océan, où elles sont reprises par les courants transocéaniques qu'elles alimentent, le Gulf Stream ou les courants équatoriaux nord et sud », tandis que, parlant des eaux en amont, il évoque « leurs propriétés pour laver, combler la soif, éteindre le feu, nourrir la végétation : leur infailibilité et comme paradigme et comme parangon¹ ».

Là où les auteurs ont traditionnellement pris le plus grand soin à faire que leurs textes « coulent » prend une signification neuve dans le contexte d'un langage/écosystème de données

1 — James Joyce, *Ulysses*, Random House, New York, 1934. [NdT] Traduction personnelle — les traductions même les plus récentes ayant tendance à linéariser ou polluer d'articles ce fabuleux et rabelaisien passage où Kenneth Goldsmith voit une allégorie primitive du web.

tel que celui de James Joyce, comme si les auteurs étaient les gardiens de cette écologie. Les auteurs ayant peu à peu migré de leur position traditionnelle — dirigeant l'information par leurs capacités organisationnelles — on requiert d'eux qu'ils assument potentiellement les tâches relevant autrefois seulement des programmeurs, concepteurs de bases de données, des bibliothécaires, explosant ainsi la distinction entre archivistes, écrivains, producteurs et utilisateurs.

L'écriture sans écriture: du langage à l'âge numérique
[« Uncreative writing: managing language in the digital age »]
traduit de l'anglais par François Bon, Paris, Jean Boîte Editions, 2018, 248 p

34 — on pourrait développer d'autres points de comparaison entre le cycle des eaux et le cycle du texte:

- le cycle des eaux utilise l'évaporation des océans pour gonfler les nuages et provoquer les précipitations qui, en retour, tombant sur la terre restaurent la quantité d'eau initiale;
- les cycles textuels utilisent le texte archivé localement pour alimenter le réseau en langage, qui en retour peut revenir à votre propre ordinateur, uniquement pour être renvoyé dans les nuages de données;
- l'eau peut changer d'état entre vapeur, liquide, glace, à différents endroits du cycle des eaux;
- le langage peut changer d'état entre texte, vidéo, code, musique et images en différents endroits des cycles du texte;
- voici quelques états de stases et d'accumulation: la glace et la neige, le sous-sol, l'eau courante, et les océans comme réserve;
- voici quelques états de stases et d'accumulation: les disques durs, les serveurs, les fermes de serveurs;
- même si l'équilibre de l'eau sur la Terre reste à peu près constant dans le temps, chaque molécule d'eau prise individuellement ne cesse d'aller et venir;
- la quantité de langage sur le réseau grossit exponentiellement dans le temps, même si chaque bit de données pris individuellement ne cesse d'aller et venir.